

# DE L' "AMÉLIORATION" DU TEXTE LIBRE

Pierre CONSTANT

Au stage ICEM de La Barbière-Avignon 1970, à propos de la mise au net du texte libre, les deux textes suivants ont été proposés à la sagacité des stagiaires :

1<sup>er</sup> texte : L'ARGENT

— *T'as des ronds ?*  
— *J'en ai sept dans une tirelire en forme de « guernouille », mais il n'y a pas à compter dessus, la « guernouille » les dégobillera pas de sitôt ; ma mère sait combien il y en a, elle garde le fourbi dans le buffet. Elle dit qu'elle veut m'acheter un chapeau à Pâques ou à la Trinité... et si j'en faisais couler un, je recevrais une belle dingue.*  
— *C'est toujours comme ça, bon Dieu!...*  
— *Quand on nous donne des sous, c'est jamais pour nous ! Faut absolument que les vieux posent le grappin dessus. Ils disent qu'ils font de grands sacrifices pour nous élever, qu'ils en ont bien*

*besoin pour nous acheter des chemises, des habits, des sabots, j'sais ti quoi ! moi ; mais je m'en fous de leurs nippes, je voudrais qu'on me les donne, mes ronds, pour que je puisse acheter quelque chose d'utile, ce que je voudrais : du chocolat, des billes, voilà !*

2<sup>e</sup> texte : UNE JOURNÉE

*Je commençais à aller à l'école.*  
*Le matin, je faisais déjeuner les garçons, je les emmenais à la maternelle et j'allais à l'école.*  
*Le midi, on restait à la cantine.*  
*J'aimais la cantine, on s'assoit et les assiettes arrivent toutes remplies ; c'est toujours bon ce qu'il y a dans des assiettes qui arrivent toutes remplies ; les autres filles en général n'aimaient pas la cantine, elles trouvaient que c'était mauvais...*  
*Le soir, je ramenaient les garçons et je les laissais dans la cour, à jouer avec*



*les autres. Je montais prendre les sous et je redescendais aux commissions.*

*Maman faisait le dîner, papa rentrait et ouvrait la télé, on mangeait, papa et les garçons regardaient la télé, maman et moi, on faisait la vaisselle et ils allaient se coucher. Moi, je restais dans la cuisine à faire mes devoirs.*

Les questions posées étaient :

— Que pensez-vous des deux textes ci-dessus ?

— Croyez-vous qu'ils aient besoin d'être améliorés ?

— Si oui, comment ?

Tentons, si vous le voulez, une modeste correction, une amélioration du premier, intitulé : « *L'argent* », comme

nous le faisons si souvent avec les textes de nos enfants.

Voici donc une deuxième mouture après « correction » :

— *As-tu de l'argent ?*

— *J'ai sept sous dans une tirelire en forme de grenouille mais nous ne pouvons compter dessus, la grenouille ne les rendra pas de sitôt ; ma mère connaît la valeur du contenu et elle garde le tout dans le buffet. Elle dit qu'elle veut m'acheter un chapeau à Pâques ou à la Trinité et si j'en dérobaïs un, je recevrais une belle correction.*

— *C'est toujours ainsi !*

*Quand on nous donne de l'argent, ce n'est jamais pour nous. Il faut absolu-*

ment que nos parents s'en emparent, etc...

Jugez et comparez !

Le texte original est débordant de vie, de saveur franc-comtoise, c'est la sincérité débridée, loin des « hypocrisies de la famille et de l'école » comme le dit l'auteur, car, n'en doutez pas, il s'agit là d'un court extrait de « *La guerre des boutons* » de Louis Pergaud et les deux interlocuteurs au franc-parler sont deux des jeunes héros campagnards de Longevrernes.

Le texte revu et corrigé a perdu les trois quarts de son charme : l'école est passée par-là !

Trop souvent, en effet, malgré toutes nos précautions et parfois inconsciemment — nos yeux d'enfants sont si loin, n'est-ce pas — nous couchons le récit frais et naïf qu'on nous apporte, sur une sorte de lit de Procuste, nous coupons, au nom de la sacrosainte règle, tout ce qui dépasse, nous ajoutons ce qui manque et... il ne nous reste plus sur les bras qu'un cadavre.

Ceci dit, placez-vous devant le deuxième texte intitulé « Une journée » ! Quel est votre réflexe d'enseignant rénové 1970 ?

Nous rencontrons souvent des textes libres qui ont cette allure et qui racontent, par le menu, le déroulement d'une journée d'enfant. Et la plume nous démange de rectifier par ci, de préciser par là, d'enrichir ailleurs, n'est-ce pas ?

Cachez ce « on » que nous ne saurions voir !

Éliminez ce « aller » qui est de trop, précisez ce « faisait » !

Mais, au lieu de réagir en censeur, débarrassons-nous de notre manie enseignante et ouvrons notre cœur ! Restons sensibles à ce dépouillement, à cette simplicité du vocabulaire et de la forme qui ne font que traduire la terrible monotonie de ces journées en H.L.M. et rendons-nous compte que ces « on », ces « avait », « faisait », « aller » si fréquemment vilipendés chez nous, il les faut ici, ils « collent » au contenu social, à la vérité.

Sachons bien sûr qu'il s'agit encore une fois d'un texte d'auteur et que la fillette qui parle, la petite Jo, est l'aînée d'une famille nombreuse, dans un de ces immenses blocs déshumanisés de la banlieue parisienne, qu'elle est née comme elle dit : « des allocations et d'un jour férié », et qu'elle est sous la plume de Christiane Rochefort, l'héroïne touchante des « *Petits enfants du siècle* ».

Mais, direz-vous, il s'agit là de textes d'auteurs et non de textes d'enfants. Sans doute, mais à travers la verve de Louis Pergaud ou la candeur de Christiane Rochefort, c'est toute l'enfance que nous découvrons dans ses façons de penser et de sentir.

Le langage de l'enfant est là et non dans des descriptions académiques. L'essentiel est de nous pénétrer de cette idée qu'il n'y a de pensée enfantine pauvre que pour une pédagogie qui la méprise.

Alors, nous ne jouerons plus aux modernes Ponocrates qui, si on nous laissait faire, après Louis Pergaud et Christiane Rochefort, amélioreraient La Fontaine, Racine ou Voltaire.

P. CONSTANT  
84 - Visan